

diverses périodes, ils se considérèrent comme formant l'ensemble humanitaire; en un mot, ils substituèrent leur raison à la raison absolue. Par une conséquence de cette sacrilège substitution, ils méconnurent l'histoire de l'humanité; que dis-je! tandis qu'ils croyaient la juger avec impartialité, à la lumière de leur philosophie, ils ne faisaient que l'obscurcir, qu'en rendre la morale inaccessible, parce qu'ils en avaient mêlé les périodes. Ainsi, ils se rendirent eux-mêmes coupables de l'énorme faute qu'ils imputaient à Jésus-Christ et à l'Église, en absorbant, pour ainsi parler, dans leur raison propre la raison des temps. Leur jugement ne fut point un jugement positif, mais de pure négation, négation personnifiée par le ridicule dont s'arma Voltaire. Dans ce ridicule s'éteignit tout l'élément positif de cette philosophie, qui forme cependant une période si brillante et si lamentable tout à la fois de l'histoire moderne.

Son caractère matérialiste enchaîna nos aïeux dans les liens d'une terrible contradiction. L'empirisme des sens et la philosophie sont deux choses

entièrement contradictoires; et on ne peut pas donner le nom de philosophie à une science qui procède à la sainte recherche du vrai, guidée par les seules règles des sens. La vraie philosophie cherche les principes, et on n'y arrive que par la voie d'une analyse éclairée d'un principe synthétique. Or, était-il possible que les disciples de Voltaire s'élevassent à la hauteur d'un principe, emprisonnés qu'ils étaient dans le cercle de la matière et prenant les sens pour le criterium exclusif de la vérité? Les philosophes du XVIII^e siècle ne le furent véritablement que par la force avec laquelle ils créèrent la nouvelle période de notre histoire; période dans laquelle la loi du progrès imprima une si profonde trace. En un mot, ils furent philosophes, en tant qu'ils réalisèrent, dans le temps, la loi de la raison première, qui ne voulait plus du moyen-âge. Mais cette force fut toute de Jésus-Christ, de l'Église, c'est-à-dire de Dieu dans la création. Aussitôt qu'ils commencèrent à agir dans le cercle de leur liberté, faillibles par leur nature, ils tom-

bèrent dans l'erreur. La faute fut expiée par l'amertume des fruits qu'elle porta quand elle descendit à l'application pratique de la vie sociale. La période historique s'accomplit dans le triple élément dont elle se compose : force, faute, expiation. Aussi, tandis que Robespierre et ses adeptes éteignaient dans le sang les plus brillantes intelligences du siècle, Emmanuel Kant, contemplant et écrivant la critique de la raison pure dans la sphère sublime des principes, manifestait le besoin de revenir à la raison première de l'histoire de l'humanité.

A la période des sens et de la matière, succéda celle de l'idée et de l'esprit. Les philosophes allemands par leur retour à la raison première ont formé la période historique actuelle. Considéré comme redressement de la période passée, ce retour fut un bien; comme exagération de ce redressement, il fut un mal. Les philosophes français avaient abandonné Jésus-Christ, les philosophes allemands se tournèrent vers lui. Mais comme ceux-ci répugnaient à toute idée de matière, de formes, de déterminations, non-seule-

ment ils méconnurent le fait de l'individualité des périodes de l'histoire humaine, mais même ils méconnurent l'individualité dans son être : ainsi, la raison première de l'histoire ne fut point le Christ de l'Église, ne fut point le Verbe de saint Jean, mais le grand *Pan* de l'École d'Alexandrie. Identifiant le *moi* avec la raison première, ils se donnèrent, par une conséquence logique, la mission de réédifier ces périodes. Alors la raison humaine déifiée créa l'histoire, et le rationalisme prit la place du principe providentiel. Les philosophes matérialistes erraient par négation, les philosophes allemands, par trop de positivisme. Ceux-là jugèrent du fond de la matière, ceux-ci dans le domaine indéfini de l'idée que faisait briller le retour de la raison sur elle-même. C'est pourquoi aucun bien ne résulta de la faute des premiers, mais il n'en fut pas de même de celle des seconds; grâce à eux, on commença à lire l'histoire à la lumière d'une raison qui, bien qu'identifiée d'une manière malheureuse à la raison première, cependant par là même qu'elle

niait *à priori* les individualités des périodes historiques, en édifiait d'autres de ses mains. Et pour cela elle dut éclaircir la nature des faits, en épurer la connaissance à l'aide de la critique, et l'étendre par de studieuses recherches. Voilà le grand mouvement des études historiques en Allemagne, voilà le retour comme involontaire à la raison première de l'histoire.

De là vient qu'au toucher du rationalisme allemand les évènements humains commencèrent à palpiter de la vie que la raison première a mise en eux, en les classant dans les diverses catégories des périodes des temps; et quoique l'orgueilleuse raison se glorifiât elle-même comme si elle eût créé la vérité historique, cependant on vit, dans l'intervalle que l'analyse laisse toujours entre les faits et les idées, briller à l'improviste sur eux la lumière de la raison première, bien distincte de la raison propre. Dans le matérialisme, comme négation, il ne peut y avoir de justice, celle-ci renfermant toujours un élément positif: mais il peut se trouver un simu-

lacre de justice dans le rationalisme allemand, qui possède cet élément positif. Aussi, Grégoire VII, Innocent III, bafoués et condamnés au tribunal des Voltairiens, ont-ils été jugés avec impartialité et comblés d'éloges par des écrivains non catholiques. Les Voltairiens sommèrent ces pontifes de comparaître devant le XVIII^e siècle; en désaccord avec la raison du temps où on les jugeait, ces derniers furent trouvés coupables, tournés en ridicule. Au contraire, les Allemands allèrent les interroger dans leur siècle, et, en les voyant répondre si bien aux besoins de l'époque où ces grands hommes avaient vécu, leur sentence fut l'admiration et la louange. Voilà ce à quoi le rationalisme a conduit les Allemands: mais, dans le fait, ils se sont rencontrés avec la raison première qui avait placé ces papes au XI^e et au XII^e siècle et non au XIX^e. Et si cette rencontre n'a pas excité en eux la foi en cette raison, elle les a initiés à la croyance de sa nécessité.

Les nouveaux historiens rationalistes se sont donc

trouvés d'accord avec l'Eglise dans un grand nombre de leurs jugements. C'a été un grand événement qui a démontré la possibilité de s'entendre sur d'autres points, et prouvé que la raison humaine et l'Eglise ne sont, de leur nature, ni ennemies, ni exclusives. Que dis-je, du temps de Voltaire, un écrivain à la mode aurait rougi d'écrire l'histoire d'un pontife romain ; et aujourd'hui, en Allemagne et ailleurs, les rationalistes eux-mêmes préfèrent à toute autre matière l'histoire des papes et de l'Eglise, la considérant comme l'axe nécessaire et unique autour duquel les catégories des périodes historiques pouvaient se développer. Du temps de Voltaire, le moyen-âge était raillé ; aujourd'hui il est examiné par les rationalistes, qui ont fait de la période où l'action de Jésus-Christ, de l'Eglise, de la papauté a été la plus éclatante, la plus universelle, le sujet de leurs études de prédilection. Le rationalisme a reconduit dans le moyen-âge, par l'étude de l'histoire, la raison humaine en présence de l'Eglise, et

l'une et l'autre se sont adressées des paroles sinon de réconciliation et de paix, au moins de respect et d'estime.

Voilà pourquoi et comment je pressens dans la période historique actuelle le retour de Jésus-Christ et conséquemment de la papauté ; voilà pourquoi je vois les croyances s'unir, les églises non catholiques s'écrouler et le schisme des opinions se restreignant de jour en jour, au grand triomphe de la logique, en deux seules catégories, le catholicisme et le scepticisme. Car, si la négation spéculative du matérialisme français a exclu Jésus-Christ et la papauté de la société politique, le positivisme allemand les y a ramenés. Or, comme la papauté n'est qu'une forme du pouvoir de Jésus-Christ, ne doit-on pas croire qu'elle revient ornée des attributs avec lesquels elle gouverna le monde au moyen-âge ? Hommes, libres, peccables, les papes purent contrarier (cela leur est souvent arrivé), la loi qui préside à la raison des temps ; mais la papauté, en tant que forme employée *à priori* par Jésus-Christ, pour manifester

l'esprit de sa puissance, ne pourra jamais contrarier cette raison. La papauté est la gardienne la plus vigilante, la plus incorruptible de l'individualité des temps. Cette vérité est restée gravée dans la conscience des peuples, malgré les laborieux efforts tentés par les philosophes du siècle dernier pour l'effacer.

Lorsqu'en 1847 le monde entier, las de révolutions, criait—Vive Pie IX,—on me demanda si je connaissais dans le passé une période qui ressemblât à celle qui se produisait : je répondis affirmativement, et j'indiquai la période de Jésus-Christ ; l'époque présente, dis-je, est une époque de retour à Jésus-Christ. La papauté, forme du pouvoir chrétien, comme seul principe de conciliation et de paix, était sinon crue par tous, au moins sentie par tous. Ce sentiment se manifesta par la voie des besoins sociaux et politiques. Les besoins s'adressaient à la personne de Pie, le sentiment à la papauté de saint Pierre. Les premiers ont pu se tromper, mais non le second, parce que Jésus-Christ et l'humanité se sont tenus

face à face dans l'économie de la rédemption. Aussi tandis que des violences s'exerçaient contre Pie IX, tandis qu'on maudissait son nom, le cri de—Vive Pie IX retentissait dans la haute région des principes et il y retentira toujours, là où se forme le sentiment des peuples. Les formes justes mais erronées par lesquelles il se manifesta, peuvent être remplacées par d'autres ou se redresser, et alors nous entendrons de nouveau le même cri comme un signal de réconciliation et de paix.

Je ne renie pas ce que j'ai appelé le pressentiment du retour du pontificat politique. Reviendra-t-il armé des foudres d'Hildebrand et couronné du tri-règne de Boniface VIII, je l'ignore. Je sais que Jésus-Christ conserve et ne trouble pas la raison des temps qui consacre la loi du progrès. Dans le livre que le Christ tient entre ses mains, je ne lis qu'*alpha* et *oméga* ; or, de même que dans l'espace qui sépare ces formules de l'infini, je ne puis placer les formes contingentes de la future délivrance de l'humanité ; de même je n'ose devancer, par d'irrespectueuses

conjectures, l'œuvre de la raison première et nécessaire de l'histoire humaine.

Voilà, Monsieur, les raisons à l'appui de mes convictions; elles ne plairont sans doute pas à tous, mais elles suffiront à prouver, sinon la rectitude de mes opinions, du moins la droiture de ma conscience.

HISTOIRE

DE

BONIFACE VIII.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

1217.—1295.

Classification des événements humains depuis la chute de l'empire romain jusqu'à nos jours.—Le pontificat de Boniface est un fait générateur.—La séparation du Sacerdoce d'avec l'Empire personnifiée dans ce pontife.—Réflexions sur le ministère politique de la papauté.—Comment il vit toujours en soi, quoique l'exercice en ait cessé depuis Boniface.—Quels temps présidèrent à l'éducation de ce pape.—Charles d'Anjou et les Pontifes romains.—Fautes que ceux-ci commirent.—Difficultés qu'ils préparèrent à leurs successeurs.—Vêpres siciliennes.—Naissance et éducation de Benoît Cajétan.—Ses premiers emplois dans l'Eglise.—Sa première légation auprès de Rodolphe, en guerre avec Charles, pour la possession de la Provence.—Il est créé cardinal.—Sa seconde légation dans le but d'empêcher Charles de se battre en duel avec Pierre d'Aragon.—Imprudences de Martin V.—Naples et la Sicile sous le pape Honorius.—Denis, roi de Portugal, ennemi de l'Eglise.—Cajétan est envoyé avec